

—En effet, dit Gaëtan d'un ton ambigu, ils n'ont pas encore, je crois, acquitté le montant de leur fermage, cette année.

—C'est la première fois que les Cazeaux sont en retard, répliqua la marquise que parut contrarier l'observation désobligeante de son fils. Ils peuvent être bien tranquilles, ce n'est pas moi qui les tourmenterai.

—Merci pour eux, madame ! murmura le père ému. Vous leur avez déjà fait remise de la moitié de ce qu'ils vous devaient ; vous leur avez même accordé des secours. Aussi l'on vous bénit à la Bénardière, et vos bienfaits n'y seront jamais oubliés.

Ces paroles, prononcées avec une simplicité touchante, plurent à la grande dame. Elle retint encore le jeune paysan, qui saluait pour se retirer.

—Dites-moi, mon ami, reprit la marquise en fixant sur lui un regard bienveillant, vous semblez avoir reçu quelque instruction. Ce ne sont pas les Cazeaux, je pense, qui ont été vos instituteurs ? ils savent à peine lire et écrire. qui donc a pris soin de vous cultiver l'esprit ?

—Un bon vieillard, madame la marquise, le solitaire de la Gorge-aux-Loups.

—Ah ! ah ! celui qu'on appelle le sorcier ?

Et la douairière d'Apremont plissa ses lèvres en signe de dédain.

—Je ne crois pas que ce soit un sorcier, répondit le père avec gravité, mais je crois bien que c'est un savant. Je ne lui ai jamais vu faire de sortilèges, mais je lui ai parfois entendu dire des choses bien belles, qui m'ont frappé.

—Et de quoi parlait-il ainsi ?

—De la nature que nous contemplions tous deux, de la nature dont il s'efforçait de m'expliquer l'immensité et l'harmonie, qui révèlent Dieu.

—Bon, c'est un philosophe ! s'écria le marquis en ricanant. Sotte espèce qui n'a pas le sens commun !

Le jeune paysan eut un léger froncement de sourcils, mais il ne répliqua pas. Il se mit à tourner lentement son chapeau de feutre rond entre ses mains. Dans cette attitude embarrassée, il attendait que la marquise le congédiât.

Madame d'Apremont reprit :

—Pourquoi cet homme est-il seul et dans les sombres replis de la Gorge-aux-Loups ?

—Je l'ignore, madame.

—Vous ne le lui avez jamais demandé ?

—Jamais. J'aurais eu peur de lui déplaire. S'il y a là un secret, je ne dois point chercher à le connaître, puisqu'on ne me le confie pas.

—Cet être si mystérieux est sans doute un malfaiteur qui se cache, reprit Gaëtan d'un ton goguenard.

Cette fois le père adressa au marquis un regard calme et froid, et répondit d'une voix ferme, sans baisser les yeux.

—Je crois plutôt que c'est un honnête homme qui a eu à se plaindre des méchants dans le monde, et qui préfère la retraite et l'isolement.

Il y avait dans la tournure et l'expression de cette phrase un sentiment qui devait de plus en plus surprendre les auditeurs. Le comte, la comtesse, Blanche et Raoul considéraient Bénédicte avec une bonté visible. Seul, le marquis avait de l'impertinence et même de l'irritation dans les yeux. La marquise ne tint compte que de l'impression produite sur ses hôtes par la singularité du jeune paysan. Elle lui demanda le récit de ses relations avec le solitaire, avec le sorcier, qui, disait-on, ne semblait guère d'humeur à se familiariser aisément.

—Mes rapports avec lui peuvent se raconter en quelques mots, répondit Bénédicte. Le hasard les a noués, l'amitié les conserve. Un jour, il y a deux ans environ, je gravissais le coteau des Fougères, à peu de distance de la Gorge-aux-Loups, quand mes deux chiens, qui venaient de rassembler les moutons et se trouvaient en tête du troupeau, tombèrent comme en arrêt, puis se mirent à aboyer. Ils aboient rarement, mes braves chiens. Je dus croire qu'ils me signalaient un sérieux danger ou pour le moins une rencontre inattendue. Je me di-

rigeai vers eux, prêt à tout événement. Leur attitude m'indiquait la direction que mon regard devait suivre, et j'aperçus bientôt, au milieu de quelques roches faisant saillie dans l'herbe, un homme étendu, la tête dans une mare de sang. En une minute, je fus près du malheureux. Je le croyais mort, je me trompais, il n'était qu'évanoui. Mes soins le ranimèrent. Le pauvre homme, en descendant le coteau, où j'ai su depuis qu'il herborisait, avait glissé sur une pente de gazon ras. Il était tombé, et son front avait rudement porté contre une des pierres de granit qui accidentent le sol. Je le reconduisis jusqu'à sa demeure. Là il me serra la main avec effusion, et nous nous séparâmes en promettant de nous revoir.

—A partir de ce jour, poursuivit le père encouragé par l'attention qu'on lui accordait, le solitaire de la Gorge-aux-Loups, et moi, nous nous sommes souvent rencontrés dans la campagne. Tantôt nous cheminions côte à côte, tandis que mon troupeau broutait la lisière des chemins ; tantôt nous nous tenions assis à l'ombre des haies tandis que mes moutons paissaient ou ruminaient dans les prés. Le vieillard, reconnaissant du secours que le hasard m'avait permis de lui porter, m'avait pris en amitié. Il cherchait à n'être agréable et bientôt il parvint à m'être utile. En effet, il me trouva un matin considérant avec tristesse un petit livre qu'un colporteur venait de me vendre pour quelques sous : c'était un *abécédaire*. J'essayais vainement d'en comprendre les signes qui m'étaient inconnus, et mon instinct m'avertissait que l'intelligence de ces signes donnait une satisfaction et une supériorité. "Le savoir, c'est la lumière ; l'ignorance, c'est la nuit, murmurais-je pensif, l'homme doit s'éclairer." Comme j'achevais ces mots, je vis le bon vieillard penché sur mon épaule. Il me regardait d'un air étonné et heureux. Puis son doigt se posa sur une page de mon livre ouvert, et me dit : "Bien pensé, mon enfant. Ecoute et profite." Et M. Matthieu, on le nomme ainsi, me donna ma première leçon. Je mentirais, ajouta Bénédicte en terminant, si j'osais dire que je fis de rapides progrès. Mais la patience du maître était plus grande que les dispositions de l'élève. Depuis deux ans, il s'est rarement passé un jour sans que le vieux savant ne m'enseignât quelque chose : un peu de mathématiques, un peu d'astronomie, un peu d'histoire. Et voilà comment, madame la marquise, je ne suis pas tout à fait aussi ignorant que la plupart des pères qui poussent leur troupeau devant eux, sans se soucier de rien comprendre aux choses mystérieuses et sublimes de la terre et du ciel.

Il se tut et parut tout honteux de s'être fait écouter si longtemps par le noble auditoire. Son attitude inquiète, sa rougeur subite, sa poitrine visiblement agitée, demandaient grâce pour l'esprit naturel et le tranquille aplomb qu'il venait de employer.

—Ah ça ! mais c'est un savant ce rustre-là ! dit le marquis à Blanche d'un ton doux et goguenard dont il avait pris l'habitude. Il faudra l'envoyer à l'Académie : sa place est parmi les pédants.

—Vous avez tort de railler ce brave garçon, répondit la jeune fille avec vivacité. Il fait bien de s'instruire, puisqu'il le peut. Il n'y a que les sots qui ne profitent pas de l'occasion qu'on leur offre de relever leur intelligence par l'étude et la réflexion. Rappelez-vous que Sixte-Quint a gardé les troupeaux.

Gaëtan ne répliqua pas. La recommandation de sa mère lui revenait en mémoire, et il craignait de déplaire à la belle enfant dont il avait résolu la conquête. Il ne put cependant retenir l'éclair furtif d'un coup d'œil qui renfermait une menace pour Bénédicte. Le père vit l'éclair, mais il ne prit pas garde à la menace. Il avait entendu les paroles échangées entre le marquis d'Apremont et mademoiselle de Flavigny. Toute son attention venait de se concentrer sur la bonne et radieuse jeune fille, et son âme lui adressait en silence un timide tribut de reconnaissance et d'admiration.

La marquise complimenta Bénédicte.

—Votre histoire, reprit-elle, modifie en bien mon opinion sur ce Matthieu, qu'on surnomme le sorcier. Toutefois le bruit